

Le modèle suédois modèle

Jean-Philippe Payette

Numéro 299, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payette, J.-P. (2013). Le modèle suédois modèle. *Liberté*, (299), 61–62.

LE MODÈLE SUÉDOIS MODÈLE

Alexis le trotteur dans l'hiver
noir finlandais.

JEAN-PHILIPPE PAYETTE

LA SEMAINE DERNIÈRE, en fin d'après-midi, je marchais au centre-ville afin de me rendre à la librairie Arkadia. Un ami m'y attendait. Nous nous attaquons tous les deux aux six tomes de *Min Kamp* de l'écrivain Karl Ove Knausgård, ce nouveau Proust norvégien dont on parle beaucoup, auteur d'un récit autobiographique total, du type qui éclabousse la famille proche et les amis. J'ai l'impression que les Vikings n'en ont pas l'habitude. Je n'aurais sans doute pas pensé y poser les yeux si l'air du temps, qui souffle depuis Oslo en passant par Stockholm, ne m'y avait incité. Entreprise unique en littérature, dit l'endos du roman, de quoi se méfier. J'en ai pourtant lu quelques-uns, des romans où le narrateur vous dit avec humble irrévérence que c'est bien lui qu'il est en train de peindre devant vous avec sa morve et son caca. Puis, ça s'appelle *Min Kamp*, *Mon combat*. Le norvégien est une langue germanique.

Au coin de la rue, une affiche géante annonce le nouveau *Angry Birds*. Cette fois-ci, c'est la version *Star Wars* (la seule autre hexalogie que je connaissais à ce jour...). En quelques

années à peine, ces oiseaux sont devenus, de produits dérivés en produits dérivés, le nouveau symbole aviaire du pays. Une ligne d'attaque oiseaux rouges comme les Cards de l'Arizona et enragés comme ceux d'Hitchcock. Ils sont partout... Parfois, je me demande si le jingle de Nokia ne deviendra pas un jour l'hymne national. Puis, je peine à comprendre ce qui, dans ce jeu, rend les gens si accros. Serait-ce le plaisir indolent de tout démolir ? De constater que ce sont nos doigts sur la tablette et notre sensibilité de révolutionnaires vêtus chez H&M, meublés chez IKÉA, qui nous permet, tranquilles et contents, de tout faire s'écrouler autour de nous ?

Fin d'après-midi donc, mais s'il faut se fier au dégradé du ciel, on se croirait au début de la nuit. En bas de la côte, la librairie paraît rudement lumineuse en contraste avec l'obscurité du chemin qui y mène. Le vent se lève. Il a la mer pour adjuvant. On comprend mieux en déambulant, en sautant à la marelle en cette ville archipel, le jeu d'absorption et de crachat des nuages, le déplacement des courants et des bourrasques : on a qu'à choisir de quel côté on la veut, sa claque de vent.

On se dit qu'ils sont déjà bien loin, ces jours de fin juin où le soleil ne se couchait jamais, où les lupins et les roses de la Saint-Jean poussaient à foison. On pense aux fins de semaine en forêt, quand le sol était partout recouvert de petits fruits rouges et de myrtilles amassés à la patte d'ours en plastique. Au loin, les outardes en profitaient pour élever les petits ; cet été, la rive sur laquelle donne mon appartement ressemblait parfois à une gare aéroportuaire pour bernaches, un cap Tourmente de poche. Coulaient les bières blondes, dansaient les poissons dans les lacs et sur nos assiettes, puis l'automne a tiré la plogue. La neige s'est pointée, complice de la noirceur. Noir et blanc : on dirait une religieuse autoritaire dans une cour d'école. Et la récréation s'est terminée comme ça.

On s'enfonce désormais en rangs d'oignons au cœur de l'hiver. Et c'est visible : la nuit tombe de plus en plus vite, façon guillotine ou tranchoir à jambon. Une saison durant, le boucher fait de longues tranches de nuit. De plus en plus épaisses. Une viande noire et opaque persillée d'étoiles et d'aurores boréales. On en aura bientôt plein la bouche, les mains, les yeux, les oreilles et le nez.

Il faudrait que j'accroche bientôt mon réflecteur à la manche de mon manteau d'hiver, un petit Papa Moumine, qui permet aux véhicules de me cerner dans l'obscurité totale et d'éviter à leur conducteur de se retrouver avec une mort sur la conscience, qui serait évoquée le lendemain matin dans les journaux. Pas envie de crever à la manière d'un cervidé d'autoroute, d'un Roland

Barthes ou d'un Mathieu Lefèvre, tous trois happés bêtement par des camions sauvages.

«Pour un cœur, la vie est une chose simple : il bat aussi longtemps qu'il peut, puis il s'arrête. Un jour ou l'autre, ce mouvement scandé cesse de lui-même et le sang commence à refluer vers le point le plus bas du corps où il s'accumule en une petite flaque visible de l'extérieur.» (*Min Kamp I*, Karl Ove Knausgård)

Au supermarché, le *glögi*, ce vin chaud scandinave qui apaise, ce vin chaud que l'on fortifie à la mitaine, est de retour sur les étagères ; j'en ai déjà quelques cartons d'un litre, entreposés comme des bidons d'essence, à côté des grains de café.

Le *glögi* vous chauffe l'estomac et tout le trajet qui y mène. Il est le cousin lointain de la bouteille de caribou, que nous avons laissée à l'état de cadavre au fond des forêts, vidée là-bas par les essaims de touristes et les *Homo festivos* pendant le carnaval. Pourtant, à vingt sous zéro, dans notre *would-be* république latine du nord faite de bric et de broc, voilà qui nous replacerait bien droite la cage thoracique, bien hautes les épaules. Latin du nord, le caribou l'est aussi : latin comme le vin, nordique comme le fort.

Le solstice d'hiver est un prédateur qu'il nous sera difficile d'abattre. Des semaines déjà que je me fais des munitions de vitamine D, la pilule du lendemain sans aube. Une par jour dans le gosier. Jeune, début décembre, j'avais un rituel semblable : c'était mon petit chocolat cheap du calendrier de l'avent que je gobais avant d'aller à l'école avec ma tuque du Canadien. Maintenant, avant de filer vers l'université, je prends une dose quotidienne de lumière synthétique cachée dans un pilulier et dépose ma casquette des Expos (couvre-chef de la désertion et de l'enfance perdue) sur mes cheveux noirs qui grisonnent lentement. On vieillit.

Puis, je me questionne sur les bienfaits de la luminothérapie, dont on me parle beaucoup. Ces lampes chargées de lux auxquelles on doit apparemment s'exposer une demi-heure tous les matins si on souhaite éviter de fléchir sous le poids de la camisole de *frost* de cette âpre nuit polaire, éviter la collision frontale avec la dépression saisonnière. D'ici quelques semaines, pas de doute, on tombera en rupture de stock de ciel bleu. Déjà, les plantes vertes prennent tranquillement une teinte caca d'oie. Bientôt ce sera nous.

Il s'agit d'une luminosité inquiétante pour l'inaveuglé. On doit la défier du regard, avaler sa salive et continuer à se faire travailler le fond de la tête par ces rayons fous qui ne nous veulent pourtant que du bien. On peut acheter ces lampes dans des formats qui rappellent un livre, un émetteur radio, un écran de télé, un carré blanc sur fond blanc : on s'y brûlera volontiers la rétine. En boutique, elles commencent à se multiplier sur les rayons. Ici, un réveille-matin qui imite

la cadence de l'aube. Sur la même tablette, c'est la tendance cet automne, de toutes petites lampes qu'on se plante dans les oreilles de la même façon que des écouteurs afin que la lumière se rende directement au cerveau. De la lumière en mp3. Pas le temps de niaiser.

Je ne sais trop par quel trou je laisserai passer la lumière. Je soupçonne que les disques, les livres de chevet et la chaîne culturelle finlandaise (cinq millions d'habitants et une chaîne culturelle, je dis ça comme ça) m'exposeront à d'imprévisibles faisceaux qui me donneront, je veux bien m'en convaincre, une posture de combat, et éveilleront en moi ce fond de coureur des

bois revendiqué. Je vais leur montrer, aux Finlandais, que je suis d'une patrie qui a vu neiger et vu la lumière au bout du tunnel fermée jusqu'à nouvel ordre, comme le dit Richard Desjardins. Je vais tremper mes oreilles dans le dernier disque des Montréalais Suuns, poursuivre mes recherches en néologies finnoise et québécoise, retranscrire

ces lettres trouvées récemment dans les Archives nationales, où des Finlandais et des Russes s'écrivent en français, langue de la diplomatie à l'époque où la Finlande passait des mains suédoises à celles d'Alexandre I^{er}.

Rendu à la librairie Arkadia, on place les chaises, on ouvre le lecteur DVD, on met de l'eau à bouillir. J'y organise des soirées courts métrages québécois. J'ai appelé ça *Toinen pohjoisen valo vanhanaikaisella ranskankielellä*. Une autre lumière du nord en français archaïque. Il fallait voir cette trentaine d'allumés, deux-trois expatriés, des francophiles, des xavierdolanophiles qui partagent avec le matricide les traits de trois premiers ministres québécois : les cheveux bouclés de Jean Charest, le toupet lucide de Lucien Bouchard et les lunettes à monture épaisse de Robert Bourassa.

C'est la vitrine de la boutique qui nous sert d'écran. Magnifique de voir le *Trotteur* d'Arnaud Brisebois et Francis Leclerc traverser la devanture de la boutique et la nuit, poursuivi par ce train noir qui fend le décor, cette ligne d'horizon toute faite de sapins, cette ligne de bois obstinée qui rappelle des dents de scie, ce décor qui pourrait autant être celui de LaMalbaie dans Charlevoix que celui de Pahalatti dans l'ouest de la Finlande (j'ai trouvé ce toponyme sur la carte dernièrement, sa traduction fait sourire : *paha* : mal ; *lahti* : baie). Un écho à *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat* des frères Lumière projeté dans une immense fenêtre à Helsinki.

Les films terminés, on se promet de remettre ça. Je vais descendre une pinte avec un gars de Joliette. Vous ferez dire à la nuit que je l'attends comme un carcajou dément. **L**